

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

182 | avril-juin 2007

Racisme, antiracisme et sociétés

Rêveries exotiques sur les Dogon

Éric Jolly



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/4349>

DOI : 10.4000/lhomme.4349

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 2 mai 2007

Pagination : 187-214

ISBN : 978-2-7132-2126-2

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Éric Jolly, « Rêveries exotiques sur les Dogon », *L'Homme* [En ligne], 182 | avril-juin 2007, mis en ligne le 02 mai 2012, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/4349> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.4349>

Ce document a été généré automatiquement le 10 décembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Rêveries exotiques sur les Dogon

Éric Jolly

- 1 DEPUIS PEU, les Dogon du Mali ont une nouvelle *aficionada* : la philosophe et romancière Catherine Clément. Invitée par France-Culture, du 29 mai au 23 juin 2006, elle a occupé les ondes pendant près de sept heures pour raconter une *Histoire de... Dogon* en vingt épisodes. Le titre général est toutefois trompeur : alors qu'elle se donne pour objectif de présenter les Dogon et leur(s) histoire(s), Catherine Clément nous renvoie l'image qu'elle s'en fait, c'est-à-dire une vision en grande partie imaginaire, construite à partir de voyages éclair à Sangha, du discours de son guide et de quelques lectures sélectives, en l'occurrence les travaux déjà anciens de Marcel Griaule et de Germaine Dieterlen.
- 2 Jusque-là, rien de surprenant ni de troublant : tout le monde a le droit de parler ou de rêver des Dogon. Au reste, des centaines de touristes n'ont-ils pas déjà confié leur journal de voyage à leur blog ou à un éditeur pour faire partager leur première découverte de la falaise de Bandiagara ? Mais de ces récits, il ne faut guère attendre beaucoup d'originalité ni de diversité. À l'image de Catherine Clément, la plupart de ces touristes reproduisent les explications standards de leurs guides, et tous décrivent exactement les mêmes lieux ainsi que les mêmes scènes : la séance de divination, la danse des masques, l'arrosage des oignons... Si Catherine Clément s'était limitée à une carte postale impressionniste sur le pays dogon, elle n'aurait donc provoqué, au pire, que quelques soupirs de lassitude.
- 3 Or son ambition est tout autre ! Non seulement elle crée une histoire fantasmagorique autour des Dogon, mais elle s'ingénie à passer au crible les travaux de quelques chercheurs, en portant des jugements tranchants sur les « mauvais ethnologues » ou sur les « mauvais » Dogon. En d'autres termes, elle n'hésite pas à faire passer pour vérités incontestables ses hypothèses infondées, ses critiques suffisantes et ses nombreuses erreurs factuelles. Dans l'esprit d'un auditeur non averti, elle se présente ainsi, même si elle s'en défend, comme une spécialiste autorisée des Dogon.
- 4 Cette attitude justifie-t-elle un article dans une revue anthropologique ? Au-delà des « mythes » colportés sur les Dogon, le discours de Catherine Clément me semble révélateur d'un phénomène plus général qui a culminé au moment de l'inauguration du musée du quai Branly, et dont il faut tenir compte. Dans un grand nombre de médias, le

point de vue des anthropologues ou la vulgarisation de leurs travaux ont été remplacés progressivement par des propos de voyageurs ou par des fictions exotiques conçues et réalisées par de grands communicateurs. Ces conteurs talentueux et persuasifs caricaturent à la fois les populations lointaines, dont ils exaltent l'étrangeté, et l'anthropologie, qui leur sert de caution, de faire-valoir, tout autant – on n'est pas à un paradoxe près – que de repoussoir. Souvent jumelé à des opérations de promotion touristique (ou personnelle), ce type de discours n'est pas nouveau, mais il occupe aujourd'hui une place de plus en plus importante dans des médias présumés sérieux, au détriment de la visibilité des recherches anthropologiques actuelles¹. Les émissions de Catherine Clément me semblent, de ce point de vue, exemplaires ; ce qui justifie l'examen serré de leurs forme et contenu.

- 5 Premier point troublant : sur les sept heures d'émission, Catherine Clément ne donne la parole à aucun Dogon, alors qu'elle est censée nous restituer leurs « histoires », c'est-à-dire leurs récits et leurs discours. Il lui aurait été pourtant aisé d'inviter ou d'interviewer quelques personnes ayant des profils différents, mais les Dogon mis en scène par Catherine Clément ne sauraient être des *sujets parlants*. Objets en quelque sorte mythifiés, ils demeurent le produit des imaginaires et des discours occidentaux, en particulier dans les médias. Pour des marchands de rêves exotiques ou d'utopies *new age*, l'objectif est toujours le même : dessiner la figure lointaine et extraordinaire d'un Dogon mystérieux et inaccessible, parangon d'altérité et archétype d'un « peuple premier », vierge de toute influence extérieure. Or, une telle fiction deviendrait impossible si une poignée de Dogon, soudainement proches et familiers, venaient à s'exprimer librement en affichant une diversité de points de vue, de croyances et de comportements. Pour construire une société dogon homogène, éternelle et impénétrable, les Occidentaux s'appliquent à gommer ces discours pluriels, soit en parlant en lieu et place des Dogon, soit en ne retenant que les propos convenus d'un informateur unique et complaisant. Force est de reconnaître qu'à ce jeu-là, Catherine Clément excelle !
- 6 Il est vrai qu'elle n'avait guère d'alternative, faute d'avoir su se détacher de son guide pour interroger d'autres habitants de Sangha, lors de ses brefs voyages dans la capitale touristique du pays dogon. Regardant ou peignant les gens à distance, Catherine Clément semble considérer tous les individus qu'elle croise comme des personnages dont le rôle serait défini par le mythe ou le système symbolique. Dépossédé de son individualité et de sa parole, chaque Dogon devient ainsi une figure stéréotypée du Devin, du Sage, de l'Initié, de la *Femme* dogon ou de l'Ivrogne rituel. Pour Catherine Clément, un vieillard dogon qui la prend à partie ne peut être en effet qu'un « ivrogne rituel » (comme on le verra un peu plus loin), et cette lecture purement symbolique ou mythologique lui évite de penser l'Autre comme un *alter ego* digne d'être écouté. Quant aux femmes dogon, Catherine Clément n'a même pas pris la peine d'en interroger une seule alors qu'elles sont pourtant au cœur de ses considérations. Ne compte à ses yeux que la *Femme* désincarnée du mythe, c'est-à-dire l'image de la femme telle qu'elle est construite par les représentations masculines. Cela conduit à une exégèse surprenante, laquelle, en fin de compte, ne fait que relayer le discours masculin sur l'autre sexe à travers les propos d'un guide ou les récits mythiques.
- 7 On pourra m'objecter que l'on entend distinctement des hommes et des femmes dogon au cours de ces émissions, mais il s'agit uniquement de chanteurs ou de locuteurs anonymes dont la voix ponctue, en guise d'intermède ou de plage musicale, le récit de Catherine Clément. Qu'elle soit déclamée ou chantée, cette parole n'est jamais traduite et reste donc

incompréhensible aux auditeurs. Reléguée aux interstices, et sans rapport avec le thème du moment, la voix des Dogon est donc utilisée comme un fond sonore ô combien exotique et énigmatique afin de créer une ambiance ésotérique propice à l'exaltation des mystères africains. Un tel procédé, teinté de paternalisme, renvoie à une curieuse conception du dialogue entre les cultures.

- 8 Si la méthode n'est pas nouvelle, France-Culture nous avait habitués à davantage de sérieux. Cette radio oserait-elle consacrer une émission de sept heures à la Bretagne, au Pays basque, au Kurdistan, à la Kabylie ou à l'Arménie sans programmer une seule interview ou intervention d'un Breton, d'un Basque, d'un Kurde, d'un Arménien ou d'un Kabyle ? Imagine-t-elle l'une de ces émissions avec pour unique locuteur et expert un philosophe ou un écrivain ignorant tout de la langue concernée et dont le seul contact réel avec la population qu'il présente et analyse se réduit à quelques incursions en 4x4 ou en hélicoptère, suivies d'un entretien avec la personne lui ayant servi de guide ? Cela paraît impensable, alors que cela n'émeut personne s'il s'agit des Dogon ! Ceux-ci, aux yeux de France-Culture, relèveraient-ils d'une autre humanité : celle des « peuples premiers » ou des « peuples mythiques », sur lesquels les Occidentaux peuvent gloser à loisir sans avoir de comptes à rendre à personne ?
- 9 Pourtant, en 2002, France-Culture avait diffusé une autre série d'émissions, magnifiques, sur ces mêmes Dogon : *Les Cahiers dogon*. Leur concepteur et réalisateur, Antonin Potoski, avait fait des choix opposés en donnant largement la parole, sans parti pris, à de nombreuses personnes de sexe, d'âge et de milieux différents, par le biais d'interviews en français ou en dogon (avec traduction simultanée, bien sûr). Centrés sur des préoccupations contemporaines, leurs histoires, discours et points de vue s'entrecroisaient ainsi de façon très vivante. À travers les récits parfois inattendus d'une jeune bonne, d'un artiste célèbre, ou d'un guide dogon, ce jeune écrivain voyageur réussissait à nous surprendre, à nous amuser et à nous émouvoir, en s'éloignant délibérément des clichés habituels sur les Dogon. Bien entendu, il n'avait pas la prétention de tout dire sur leur société, mais il nous présentait au moins des individus bien réels, dans des situations et des contextes bien identifiés. Parmi les nombreux Dogon interrogés par Antonin Potoski figurait notamment Amahiguere Dolo, sculpteur de renommée internationale. Or, cet artiste, originaire de Sangha, n'est jamais cité par Catherine Clément, qui prétend pourtant célébrer le génie créateur des Dogon. Plus étonnant encore : si elle évoque rapidement, sans jamais les nommer, des artistes qui « commencent à être cotés sur le marché de l'art », elle s'attarde sur Miguel Barceló, sculpteur espagnol ayant vécu par intermittence aux alentours de Sangha. À plusieurs reprises, elle nous parle également des aquarelles qu'elle a peintes à Sangha et qui lui demandent chacune une heure de travail. Après cette information essentielle, elle se dispense en revanche de nous présenter Allaye Ato, dessinateur contemporain qui, s'il est moins connu qu'Amahiguere Dolo, a déjà fait l'objet de plusieurs expositions et de nombreuses critiques.
- 10 Que les artistes dogon contemporains aient été oubliés, cela n'a rien de surprenant puisque les véritables héros de ces émissions ne sont pas les habitants de la région mais les Occidentaux ayant produit, décrypté ou célébré les mythes et les secrets dogon : Marcel Griaule l'initié, Germaine Dieterlen la « sœur des masques », Jean Rouch le magicien des images... (j'y reviendrai), et Catherine Clément, la philosophe et artiste inspirée qui, pour mieux habiter son personnage, porte au cou pendant qu'elle parle – c'est elle-même qui le dit – un collier de « prêtre totémique » acheté à Sangha...

D'ailleurs, les seules voix autorisées sont celles de ces quatre Français, grâce à la diffusion d'anciens enregistrements de Griaule, de Dieterlen et de Rouch.

- 11 Pour débiter l'émission, Catherine Clément nous décrit avec des accents épiques son dernier voyage en pays dogon dans un hélicoptère militaire qui, portes ouvertes, la transporte jusqu'aux falaises de Bandiagara en rasant la paroi rocheuse et en frôlant les greniers. Cette scène initiale, impressionnante, m'a immédiatement fait penser au film *Apocalypse now*, avec son ballet d'hélicoptères militaires sur fond de Walkyries au-dessus d'un village vietnamien. Mais cette image d'intrusion masque peut-être une autre métaphore : celle du survol à la fois spectaculaire et superficiel de la société dogon par une Occidentale qui, « les yeux protégés par de grosses lunettes et un casque sur les oreilles », semble d'emblée myope et sourde à la richesse et à la diversité du pays et de ses habitants.
- 12 Pourtant, Catherine Clément met beaucoup d'énergie à nous convaincre que les touristes ce sont toujours les autres, ceux dont il faut se démarquer ostensiblement afin d'acquérir l'autorité nécessaire pour parler savamment des Dogon. Elle raille ainsi les Occidentaux crédules qui consultent de faux devins ou qui prennent pour argent comptant les boniments de leurs guides musulmans. Adoptant un ton moralisateur, elle critique également les Blancs inconscients qui distribuent quelques pièces de monnaie aux enfants. Enfin, avec une pointe de fierté, elle avoue ne jamais prendre de photographies. Cela suffit-il à la libérer des atours du touriste ? Personnellement, j'ai quelques doutes. D'après le propre témoignage de Catherine Clément, on a plutôt l'impression d'une touriste privilégiée logée confortablement dans l'un des campements-hôtels de Sangha. Ne se séparant jamais de son guide, qui la pilote et la protège, elle se déplace soit en 4x4, soit plus rarement et plus difficilement à pied, mais uniquement dans quelques villages situés dans un rayon de dix kilomètres autour de Sangha. Si elle se targue de ne fréquenter que de vrais devins, elle assiste chaque jour à une séance de divination spécialement organisée par l'oncle de son guide, en s'extasiant devant la « beauté incomparable » des signes tracés au coucher du soleil. Et si elle s'abstient de photographier, ceux qui l'accompagnent, filment et « mitraillent », tandis qu'elle peint en solitaire en se posant à différents endroits du village. Absorbant le discours routinier de son guide, elle transmet donc aux auditeurs les histoires formatées servies habituellement aux touristes, à commencer par l'anecdote désormais inéluctable sur l'abri des hommes – *togu na* – dont la hauteur de plafond viserait à interdire toute bagarre ou tout mouvement de colère, en autorisant uniquement la position assise. Citée à deux reprises par Catherine Clément, cette explication sur la taille de l'édifice mérite qu'on s'y arrête. Parce qu'elle ravissait les Blancs en leur renvoyant l'image de la sagesse et de l'harmonie du peuple dogon, cette historiette séduisante s'est progressivement imposée dans le discours des guides, puis, par contagion, dans les commentaires de tous les Dogon en contact avec les Occidentaux. Aujourd'hui, elle a fini par supplanter toutes les autres pour devenir une vérité « officielle » que l'on assène aux touristes afin de répondre à leurs attentes. Cette anecdote, facilement mémorisable, se retrouve ainsi dans tous les écrits des voyageurs, mais uniquement depuis les quinze ou vingt dernières années, alors qu'elle n'apparaît jamais dans les publications antérieures, pas même dans les travaux de Marcel Griaule ou dans les articles consacrés spécifiquement aux abris des hommes². On peut donc en conclure, avec une pointe d'ironie, que la tradition dogon – du moins celle que les touristes identifient comme telle – se construit de plus en plus à partir du discours des guides, qui est lui-même façonné en fonction des stéréotypes occidentaux. En d'autres

termes, les touristes sont, au moins en partie, les producteurs des « traditions authentiques » ou des gloses qui les fascinent tant !

- 13 Si Catherine Clément répercute les propos complaisants de son guide, elle y ajoute également de nombreuses exégèses personnelles. Persuadée d'être une bonne observatrice et une philosophe éclairée, elle avance cependant des interprétations fort douteuses, manifestant selon les cas une désarmante naïveté ou un aplomb agaçant. Non ! Les Pygmées ne sont pas les « vrais propriétaires du sol » dans toute l'Afrique, et ils n'ont pas davantage de liens avec les génies chtoniens des Dogon qu'avec les lutins, les Trolls ou les nains de jardin... Quant aux tiges de mil, elles n'ont jamais servi à confectionner les toits des greniers dogon. Et si l'on ne pile pas la nuit, il n'a jamais été « interdit de faire du bruit » – c'est-à-dire chanter, danser, lutter ou festoyer – après le coucher du soleil, contrairement à l'une des affirmations de Catherine Clément. Assénée avec assurance, cette dernière contrevérité – sur la tranquillité obligatoire des nuits dogon – en dit long sur le degré de familiarité de la voyageuse avec la société qu'elle décrit. Manifestement, Catherine Clément ne s'est jamais aperçue qu'un grand nombre de festivités, de rituels et de distractions bruyantes se déroulent uniquement après le crépuscule, en étant rythmés ou entrecoupés de battements de tambours, de chants, de claquements de mains, de youyous stridents, de déclamations publiques ou de vrombissement de rhombes. C'est le cas par exemple des tournois de lutte, des danses féminines, des veillées de contes ou de certains rites funéraires. Non seulement Catherine Clément ne semble pas avoir entendu grand-chose, mais elle ne voit guère mieux, pas même les rituels ou les masques « authentiques » qui la font tant rêver³. En revanche, elle parle beaucoup de ce qu'elle ne voit pas, n'entend pas et ne connaît pas, en imaginant des mythes et des secrets extraordinaires. Son évidente méconnaissance empirique de la société dogon l'autorise en effet à sublimer la réalité afin de composer des scénarios tout aussi invraisemblables que captivants.
- 14 Grâce à de telles fictions, Catherine Clément parvient même à donner un sens métaphysique à ses propres mésaventures. Dès le premier jour de son arrivée à Sangha, elle s'installe seule sur une place publique pour peindre des aquarelles, en se laissant investir, nous dit-elle, par le paysage et par les gens. Cette empathie est si forte qu'elle refuse obstinément de bouger lorsque des vieillards et des enfants, réagissant à son intrusion, lui lancent des invectives et des cailloux pour l'obliger à déguerpir. Sauvée par son guide, venu à sa rescousse, elle tente alors de faire passer ses agresseurs les plus âgés pour des « Ivrognes rituels » qui l'auraient insultée pour conjurer le désordre, en laissant les morts s'exprimer par leurs bouches. L'interprétation est poétique et déculpabilisante, mais fantaisiste, d'autant plus que les vieillards en question n'avaient rien de soûlards aux propos incohérents. Si Catherine Clément croit avoir vu des Dogon ivres lui transmettant les messages des défunts, mon regard est tout autre : je vois une « philosophe » envahissante et irrespectueuse qualifiant indûment « d'ivrognes » et de « fous furieux » des vieillards dogon qui lui demandent en vain de quitter les lieux. Derrière l'interprétation symbolique de Catherine Clément, je devine également la vision stéréotypée d'une société dogon ancestrale, harmonieuse et holiste où l'individu, entièrement enfermé dans des rôles ou des appartenances, est toujours au service de sa communauté. Enfin, je découvre, à travers cet épisode peu glorieux, une Catherine Clément inattendue en touriste complètement perdue dès que son guide ne la protège plus et ne la tient plus par la main.

- 15 Comme je l'ai déjà suggéré, ce guide – Sékou Dolo – semble avoir été le seul véritable interlocuteur de Catherine Clément en pays dogon. Bien entendu, ses commentaires personnels méritent d'être pris en compte, à condition toutefois de l'être pour ce qu'ils sont : le point de vue d'un individu singulier qui est à la fois chef des guides de Sangha⁴, responsable de la troupe de danseurs masqués se produisant devant les Occidentaux, et enfin membre de la famille la plus influente de l'agglomération de Sangha. De 1949 à 1958, son père fut le chef de canton de Sangha, c'est-à-dire le représentant local de l'administration coloniale. Par ailleurs, les membres de cette même famille possèdent et gèrent le campement de Sangha, et ils participèrent activement, en tant qu'informateurs, aux recherches menées par Marcel Griaule et Germaine Dieterlen, depuis le premier séjour de Griaule en pays dogon en 1931 (avec Douneyrou) jusqu'aux dernières enquêtes de Germaine Dieterlen dans les années 1990 (avec Djangouno). Sur la période coloniale, sur les travaux des ethnologues ou sur le tourisme, le témoignage de Sékou Dolo peut donc être passionnant, mais il n'est en aucun cas représentatif des points de vue de tous les habitants de Sangha et *a fortiori* de tous les Dogon. Pourtant, Catherine Clément exploite l'unique témoignage dont elle dispose en le présentant comme une parole ordinaire ou éclairée permettant à elle seule de comprendre l'ensemble de la société dogon, alors qu'il s'agit du discours d'un individu ayant l'autorité et l'habileté nécessaires pour parler aux Occidentaux. Catherine Clément reprend même à son compte, sans la moindre distance, tous les combats et les points de vue de son guide, à l'exception de celui sur l'excision. Avec une véhémence inattendue, elle attaque par exemple l'ancien maire musulman de Sangha, premier élu démocratique de la commune et adversaire politique déclaré de Sékou Dolo et de sa famille. Pour quelqu'un qui est forcément étranger à la complexité des jeux ou des enjeux politiques locaux, la neutralité ou à défaut la prudence eussent été préférables. Plus curieusement encore, Catherine Clément semble partager l'idée, défendue par son guide face aux Occidentaux, que les hommes travaillent plus que les femmes. Reprenant ce point de vue masculin sans réserve apparente, elle relaie sur les ondes le discours de Sékou Dolo pour décrire et comparer, à l'avantage de l'homme, les travaux respectifs des deux sexes. L'auditeur apprend ainsi que l'épouse dogon se lève toujours une demi-heure après son mari. Voilà une information que les intéressées sauront apprécier ! Pourtant, Catherine Clément s'obstine dans la veine tragi-comique en nous annonçant quelques minutes plus tard que les femmes dogon se contentent de faire la lessive une fois par an, en cumulant par conséquent fainéantise et malpropreté...
- 16 Recueilli par Catherine Clément et Dominique-Antoine Grisoni, puis publié en 2002 sous le titre *La Mère des masques : un Dogon raconte*, le récit de Sékou Dolo ne me choque pas, même si je regrette que l'auteur principal ne se soit pas livré davantage. Au lieu de parler de sa famille, il privilégie une description générale et attendue de la société dogon dite traditionnelle, en retraçant notamment le destin ou le quotidien invariable d'individus ordinaires construits chacun comme un idéal-type : le Jeune, le Vieux, la Femme, l'Homme, le Forgeron... Mais pouvait-il en être autrement ? J'en doute, car à travers ce livre, le chef des guides de Sangha cherche à démontrer, aux yeux des Occidentaux et peut-être vis-à-vis des autres guides, sa parfaite connaissance du pays dogon, afin de légitimer sa position et son discours. D'ailleurs, cela n'est pas un hasard si les seuls ouvrages généraux écrits par les Dogon sur leur propre société l'ont été par des hommes vivant du tourisme : le guide Sékou Dolo pour Sangha et l'hôtelier Issa Guindo pour la région de Bankass et Enndé⁵. Leur objectif commun est de démontrer qu'eux seuls sont habilités à parler de la société dogon, à l'exclusion des anthropologues étrangers mais

aussi des intellectuels et des chercheurs dogon vivant à Bamako. C'est d'ailleurs le discours explicite de Sékou Dolo (2002 : 83), et un tel point de vue n'a rien de surprenant : en soutenant cela, le chef des guides de Sangha est parfaitement dans son rôle. Autant son témoignage nous éclaire sur les luttes de pouvoir pour contrôler les discours et les représentations sur la société dogon, autant les commentaires de Catherine Clément ou de Dominique-Antoine Grisoni sont exaspérants, parce qu'ils nous replongent dans les fantasmes des Occidentaux découvrant le pays dogon. Certes, le livre prétend donner la parole à un Dogon, mais à quel prix ? Non seulement ses propos sont reformulés par écrit par ses deux interlocuteurs français en fonction de leurs préoccupations, mais ces derniers ne peuvent s'empêcher d'intervenir sans cesse pour introduire, encadrer et illustrer l'ensemble de son discours. Cela donne une longue introduction générale écrite uniquement de leur point de vue, puis, au début de chaque chapitre, des chapeaux parfois plus longs que le récit qu'ils sont censés introduire. Enfin, dans le texte ou sur une double page, de très nombreuses aquarelles de Catherine Clément ponctuent et agrémentent le discours de Sékou Dolo, à moins que cela ne soit l'inverse. Bref, Catherine Clément et Dominique-Antoine Grisoni ne cessent, dans cet ouvrage, de se mettre en scène et de faire passer leurs propres représentations du pays dogon en utilisant le discours de Sékou. Quels curieux « nègres » ces Occidentaux ! Loin de rester anonymes ou de s'effacer modestement, ils semblent s'immiscer dans l'ouvrage pourtant signé Sékou Dolo. Comme on vient de le voir, celui-ci ne s'exprime jamais « en direct » dans son livre, contrairement à l'affirmation de Catherine Clément placée en introduction. Il ne parle, en fin de compte, qu'à travers les multiples filtres mis en place par ses « mentors » occidentaux. Il ne faut donc pas s'étonner s'il ne s'explique jamais de vive voix dans l'émission diffusée sur France-Culture ! Pourtant, Catherine Clément, qui a recueilli et transcrit sa parole, doit bien posséder de nombreux enregistrements de Sékou Dolo. Mais, sur les sept heures d'émission, le seul extrait proposé aux auditeurs se réduit à un échange de salutations entre Sékou Dolo et l'un de ses parents, afin d'illustrer le caractère délicieusement exotique de la langue dogon.

- 17 Apparemment, les anthropologues travaillant ou ayant travaillé en pays dogon inspirent à Catherine Clément des sentiments et des jugements particulièrement ambivalents. Dans la catégorie des « bons ethnologues » méritant le respect ou même la vénération, elle range d'emblée Marcel Griaule et Germaine Dieterlen, tandis que les chercheurs identifiés comme « antigriauliens » sont systématiquement accusés de médiocrité et de francophobie. Quant aux autres ethnologues – ceux qu'elle ne parvient pas à classer selon cette opposition manichéenne –, leurs recherches, ni tout à fait acceptables, ni complètement détestables, sont soit ignorées, soit passées au crible de la critique. Personnellement, je m'en sors assez bien puisque je ne fais partie ni des anthropologues vilipendés, ni des ethnologues portés aux nues, ni même des chercheurs dont les travaux sont examinés avec condescendance ; ce qui me donne davantage de liberté pour réagir.
- 18 Parce qu'elle adhère à une vision de l'Afrique remontant en fait aux années 1950, Catherine Clément n'accepte de parler des Dogon qu'au travers des livres déjà anciens de Marcel Griaule et Germaine Dieterlen. À plusieurs reprises, elle infléchit même le propos vers une biographie de ces deux ethnologues en retraçant longuement leur parcours professionnel, intellectuel et personnel. Tout cela est souvent passionnant et Catherine Clément a parfaitement le droit de centrer quelques-unes de ses émissions sur Griaule plutôt que sur les Dogon, à condition toutefois d'assumer un tel choix devant les auditeurs ! Or, tel n'est pas le cas. Lorsqu'on écoute par exemple l'émission intitulée « Que

sait-on de l'histoire des Dogon ? », on peut légitimement s'estimer abusés. Si Catherine Clément expédie cette histoire en deux ou trois minutes, à coups d'erreurs souvent grossières, elle va en revanche prendre une quinzaine de minutes pour raconter dans la même émission, avec une débauche de dates et un luxe inattendu de précisions, les préparatifs de la Mission Dakar-Djibouti de 1931-1933, dirigée par Griaule. Elle nous communique ainsi le jour et l'heure du vote de la loi autorisant le financement de cette expédition, alors qu'elle juge inutile de donner la date de la colonisation du pays dogon par les Français. Bref, à l'histoire des Dogon, Catherine Clément substitue l'histoire des missions Griaule.

- 19 Derrière une telle opération, il y a probablement l'objectif inavoué de présenter « un peuple mythique » à travers l'existence héroïque et exemplaire... d'un compatriote. Ce parti pris « patriotique » s'accompagne d'ailleurs d'une défense systématique de toutes les grandes gloires de l'ethnologie française face aux critiques des chercheurs étrangers. À ce propos, Catherine Clément n'hésite pas à parler de « guerre anglo-saxonne » contre Griaule, même si elle s'en prend avant tout à un anthropologue hollandais, Walter van Beek. Elle dénonce également, à plusieurs reprises, la « francophobie » manifeste des chercheurs qui osent critiquer le travail de Griaule, et comme beaucoup d'entre eux sont français, elle ajoute en conclusion cette phrase : « Moi, je n'aime pas les ethnologues francophobes, surtout lorsqu'ils sont français ! » Bref, résumons-nous, car tout cela est un peu confus : Marcel Griaule serait donc victime d'un complot anglo-saxon dirigé par un Hollandais et soutenu par des Français francophobes. Pour défendre la science hexagonale, Catherine Clément part donc en croisade ! Après avoir entendu la voix des masques, la protectrice de l'ethnologie française contre-attaque sur les ondes pour vouer aux gémonies tous les antigriauliens xénophobes ou traîtres à leur patrie... Elle semble ainsi réduire l'indispensable critique scientifique à de simples querelles partisans ou nationales. Quelle vision curieuse de la science en général et de l'ethnologie en particulier ! Et quelle ignorance ! Il suffit de rappeler que les trois seuls anthropologues anglo-saxons cités pour leurs critiques envers l'œuvre de Griaule – Jack Goody, Mary Douglas et James Clifford – n'ont rien de francophobes ; ils seraient même plutôt francophiles.
- 20 Catherine Clément présente donc Marcel Griaule comme un ethnologue accablé de critiques par ses collègues. Entre autres invectives, il aurait été traité « d'escroc » et de « loup-garou ». Toutefois, un doute s'immisce dans mon esprit. Convaincue que toute critique envers l'œuvre de Griaule est en soi un outrage, Catherine Clément n'imaginerait-elle pas de telles calomnies pour discréditer ces critiques ? Si ce n'est pas le cas, je suis vraiment curieux de savoir qui a comparé Griaule à un « loup-garou », et dans quelle publication ?
- 21 Plus généralement, Catherine Clément soutient de façon récurrente que « les ethnologues se bouffent le nez entre eux » et ne s'accordent sur rien, du moins dès qu'il s'agit du pays dogon. Voilà une affirmation qui semble l'arranger en lui laissant totalement le champ libre. Cette cacophonie supposée des chercheurs lui permet en effet de se substituer à eux pour proposer un discours audible, fondé sur ses seules intuitions. Une nouvelle fois, Catherine Clément confond la critique scientifique, à laquelle tout chercheur est confronté, et les conflits ou les rivalités personnelles. Je suis donc désolé de la décevoir, mais je crois pouvoir dire, sans forfanterie, que je m'entends personnellement avec l'ensemble des ethnologues travaillant ou ayant travaillé en pays dogon, quelle que soit leur nationalité. Certains de ces collègues sont même des amis de longue date, même si

nos approches, nos méthodes ou nos points de vue peuvent diverger sur tel ou tel aspect de nos travaux. En revanche, je prévois, à court terme, de compter une ennemie parmi les philosophes. Et comme celle-ci ne conçoit le débat scientifique que sous forme de « champs de bataille » et de polémiques violentes, devrais-je me préparer au pire... ?

- 22 Obnubilée par ces prétendues polémiques, mais oubliant de nous éclairer sur les divergences théoriques qui les fondent, Catherine Clément dresse le portrait peu flatteur de chercheurs englués malgré eux dans des conflits qui les dépassent, en particulier lorsqu'ils sont sur le terrain : « Beaucoup d'ethnologues sont prisonniers de querelles entre villages, entre familles, entre hôtelleries, entre hôteliers, et se laissent balader dans des théories rivales et concurrentes. » Et elle affirme un peu plus loin que les controverses entre chercheurs dérivent, en pays dogon, du choix de leur lieu d'hébergement, en postulant au passage que les ethnologues séjournent habituellement à l'hôtel. Influencés par leur environnement, ces derniers deviendraient griauliens en logeant dans le plus ancien des campements de Sangha, et antigriauliens en choisissant le plus récent. Je passe rapidement sur cette vision déformée du travail de terrain pour ne retenir que cette notion originale de déterminisme hôtelier qui constituera, j'en suis sûr, l'apport le plus significatif de Catherine Clément à l'histoire des idées et des pratiques en anthropologie.
- 23 En raillant la manière dont Catherine Clément défend l'œuvre de Griaule, je donne sans doute l'impression d'avoir choisi mon camp – celui des antigriauliens – alors que je me moque de ces étiquettes. Aujourd'hui, les principaux fossoyeurs de Griaule sont à mon sens ses nouveaux épigones. Ils desservent son œuvre plus qu'ils ne la valorisent en préférant l'apologie et l'hagiographie à l'analyse scientifique. Si elle transforme Griaule en ethnologue maudit ou en martyr incompris de la discipline, Catherine Clément ne s'attarde pas sur son rôle déterminant lors de l'institutionnalisation de la discipline. Pire, cette nouvelle disciple – qui prétend à l'imitation – caricature et détourne l'œuvre du maître pour accréditer ses propres discours ou publications sur la société dogon. Du travail de Griaule, Catherine Clément ne retient en effet que ce qui l'arrange, en commettant au passage quelques contresens. Celui qui suit est l'un de mes préférés. Elle nous fait remarquer que dans *Dieu d'eau*, paru en 1948, on s'oriente vers une cosmologie de type égyptien. Voilà qui ravira tous ceux qui considèrent l'Égypte comme le berceau et le centre de diffusion de toutes les civilisations africaines et méditerranéennes. Mais sur quel indice fonde-t-elle son analyse ? Catherine Clément observe que, dans *Dieu d'eau*, l'animal qui incarne le désordre n'est pas le renard pâle, contrairement à la version du mythe parue en 1965, mais – je cite – « une autre espèce de renard que Griaule appelle *Thot aureus*, le chacal [...]. Thot, c'est le Dieu égyptien, donc ce *Thot aureus* a une allure égyptienne. Donc dans *Dieu d'eau*, on s'en va vers une cosmologie de type égyptien ». Reproduite ici dans son intégralité, cette démonstration est proprement extravagante puisqu'elle se construit sur une succession de confusions et d'amalgames. La réalité est pourtant d'une simplicité élémentaire et ne contient aucun mystère. En raison d'une erreur d'identification zoologique, Griaule pense en 1948 que le *yurugu* des mythes dogon est une variété de chacal, de son nom latin *Thos aureus*. Quelques années plus tard, Marcel Griaule et Germaine Dieterlen vont découvrir qu'il s'agit en fait du renard blond des sables (*Vulpes pallida*) et ils rectifieront par conséquent leur traduction dans leurs publications ultérieures. Tout cela est sans doute trop évident pour Catherine Clément qui, transformant *Thos* en *Thot*, établit à partir d'une simple taxinomie latine un parallèle inattendu entre le chacal et le Dieu égyptien à tête d'ibis.

- 24 L'interprétation générale de l'œuvre de Griaule par Catherine Clément n'est guère plus orthodoxe. Pour les besoins de son propos, elle puise indifféremment des morceaux de mythe dans quatre ouvrages publiés par Griaule et Dieterlen dans un intervalle de vingt-sept ans⁶. Or, ces livres proposent des versions divergentes du récit mythique de la Création, et Catherine Clément semble s'en étonner : « On va d'ailleurs tomber sur le problème principal de l'interprétation de tous ces mythes ; c'est qu'ils ne raccordent pas entre eux. Griaule ne raccorde pas forcément avec Dieterlen ; et surtout Griaule ne raccorde pas forcément avec lui-même ». De toute évidence, l'admiratrice de Griaule est tellement familière de son travail qu'elle ignore le principal argument fondant la cohérence de l'œuvre. Selon Griaule et Dieterlen, ces différentes versions mythiques correspondent à autant de paliers de connaissance dans la révélation de la cosmogonie dogon. Pour eux, la version la plus achevée est donc la dernière, c'est-à-dire celle qui se dessine dans les années 1950 et qui sera publiée après la mort de Griaule dans *Le Renard pâle*. Cette thèse, que je me contente ici de rapporter, est notamment développée dans l'introduction de cet ouvrage (Griaule & Dieterlen 1965 : 55).
- 25 *A priori*, Catherine Clément a parcouru *Le Renard pâle*, sans le lire en entier. Certes, elle raconte deux épisodes mythiques tirés des deux premiers chapitres, mais elle n'ira pas plus loin dans sa lecture. D'ailleurs, lorsqu'elle parle des différentes représentations symboliques des masques *siriguè* et *kanaga*, elle ne mentionne jamais les nouvelles interprétations proposées dans les derniers chapitres du *Renard pâle* (*Ibid.* : 438-439 et 444). Tout aussi superficielle, sa lecture de *Dieu d'eau* confine parfois à l'excès interprétatif. Au prix d'une distorsion radicale des propos de Griaule sur les boissons fermentées, elle affirme par exemple que l'exercice du pouvoir politique passe, en pays dogon, par l'ivrognerie ou l'extase⁷. Elle n'hésite pas à attribuer à Griaule une réflexion imaginaire en précisant que celui-ci « était très intrigué » par une phrase elliptique prononcée par les ivrognes dogon : « Les morts, eux, meurent de soif ». Or cette expression est une glose et non une formule employée par les hommes ivres. Décidément, Griaule a une bien curieuse avocate ! Si Catherine Clément s'autorise à pourfendre tous ceux qui osent le critiquer, elle déforme ses propos et s'interroge sur la cohérence de son œuvre, sans lire jusqu'au bout l'ouvrage présentant l'aboutissement de ses recherches...
- 26 Juste avant sa mort, Germaine Dieterlen a elle aussi fait les frais de la dévotion de l'un de ses zélateurs incompetents : Jean Ambrosi. Celui-ci a publié dans la collection qu'il dirige chez L'Harmattan une compilation bizarre des œuvres de l'ethnologue (Dieterlen 1999), en y ajoutant une préface inconsistante, des notes insolites et une transcription aberrante (avec des noms aussi connus qu'Amadou Hampâté Bâ ou Boubou Hama orthographiés Ambateba et Bubouama). Accueilli par un silence gêné au moment de sa parution, cet ultime livre de Germaine Dieterlen ne fait pas honneur à son travail. Quant aux funérailles dogon de Germaine Dieterlen, rapidement évoquées par Catherine Clément, elles ont tourné à la mascarade pitoyable, pour les besoins d'un film tourné en 2004. L'année suivante, France-Culture en a d'ailleurs rendu compte assez fidèlement, je crois, à travers une émission réalisée à nouveau par Antonin Potoski : *Feuilleton dogon*. Mais par un curieux mouvement de balancier, c'est cette même radio qui surenchérit dans le panégyrique sommaire. Or, Marcel Griaule mérite mieux que les éloges posthumes de tous ceux qui veulent récupérer son œuvre pour valider des théories extravagantes, nourrir leur imagination ou légitimer leur nouvelle fonction, au musée du quai Branly ou ailleurs.
- 27 Du point de vue de Catherine Clément, il n'existerait pas de salut pour les études sur les Dogon, voire pour les Dogon eux-mêmes, en dehors de Griaule et de Dieterlen ! Tous les

autres ethnologues travaillant ou ayant travaillé en pays dogon sont donc pour elle de la piétaille servile ou insignifiante, à l'exception peut-être de Michel Leiris, absous de ses pêchés antigriauliens en raison de son talent littéraire. Cette absolution a toutefois un prix : Catherine Clément présente Leiris comme un merveilleux écrivain, mais lui dénie la qualité d'ethnologue en affirmant, à tort bien sûr, qu'il n'a laissé aucune étude sur le pays dogon (alors que son mémoire de près de six cents pages, publié en 1948 et réimprimé en 1992, porte expressément sur *La Langue secrète des Dogons de Sanga*). Plus curieusement, Catherine Clément ne cite jamais Solange de Ganay, pourtant proche collaboratrice de Griaule. Dans ce groupe des oubliés ou des proscrits, il est moins étonnant de trouver Jacky Bouju et Gilles Holder, ou encore l'ensemble des anthropologues dogon : Denis Douyon, Isaïe Dougnon, Abinou Témé ou Sidiki Tinta. Les premiers laissent Catherine Clément indifférente ou soupçonneuse, en raison de l'orientation historique, politique ou économique de leurs recherches, et les travaux des seconds sont forcément éclipsés par la faconde des guides de Sangha. Quelques ethnologues de renom ont également été escamotés, en particulier Denise Paulme, dont le nom n'est jamais mentionné alors qu'elle est l'auteur en 1940 (rééditée en 1988 avec une préface de l'auteur) de la seule monographie générale sur la société dogon (Paulme 1940). Mais, aux yeux de Catherine Clément, Denise Paulme a sans doute une tare rédhibitoire : elle est l'épouse de l'ethnomusicologue André Schaeffner⁸, dont les accusations « crapuleuses » [sic] sont à l'origine de l'enquête ayant visé Griaule à la Libération. Sur cette douloureuse affaire, il est peut-être temps d'avoir un regard dépassionné plutôt que d'en rester aux invectives. Laissons maintenant la parole aux historiens et ne cherchons pas à tout prix des coupables, quels qu'ils soient ! Personnellement, je suis bien convaincu que Griaule n'a jamais été un « collaborateur ». Du reste, qui le prétendrait aujourd'hui ? Les rares anthropologues qui évoquent par écrit cette affaire le font en des termes très mesurés⁹. Pour autant, calomnier publiquement ceux qui ont mis en cause Griaule est irresponsable, parce que les réactions passionnelles ou les règlements de compte de l'époque ne peuvent être dissociés du climat général de la Libération et des drames personnels vécus par les uns et les autres. Qu'il me suffise de rappeler que Leiris, Paulme et Schaeffner venaient d'apprendre la mort en déportation de leur collègue et amie Deborah Lifchitz, qui avait été arrêtée dans la maison parisienne de Leiris, où elle se cachait. De leurs côtés, le linguiste orientaliste Marcel Cohen et l'anthropologue Paul Rivet avaient été contraints de fuir la France, l'un parce qu'il était juif, et l'autre parce que, s'en prenant publiquement à Pétain, venait d'être destitué par Vichy de son poste de directeur du Musée de l'Homme et relevé de son grade. Or ce sont eux – les anciens professeurs, amis ou compagnons survivants des mission de Griaule – qui vont le mettre en cause à la Libération, à tort tranchera la justice, et ils démissionneront tous de la Société des africanistes après avoir échoué à écarter Griaule du secrétariat général. Tous ces individus meurtris étaient-ils « abjects » ou « crapuleux » ? Le croire, et se limiter à cette explication, c'est se condamner à ne rien comprendre à l'histoire de l'ethnologie française pendant la Seconde Guerre mondiale.

- 28 Quand Catherine Clément ne vilipende pas les chercheurs, elle met généreusement à leur service ses multiples compétences. Magnanime, elle n'hésite pas à leur prodiguer conseils et remontrances, ou encore à pointer les maladresses ou les insuffisances de leurs analyses, tout en leur concédant quelques qualités. Piero Coppo est l'un des heureux bénéficiaires de ces critiques. Dans son ouvrage sur *Les Guérisseurs de la folie* (1998), ce neuropsychiatre italien a le mérite de prendre en compte la présence de l'islam en pays dogon, mais « sans toujours bien l'analyser », précise Catherine Clément. Instantanément,

celle-ci se métamorphose en spécialiste du monde musulman et brode une explication obscure sur le prénom Allaye (ou Halladj) en prétendant à tort qu'il perpétue le souvenir du conquérant toucouleur El Hadj Oumar. Un peu plus loin, elle affirme que les visions d'une femme atteinte de troubles mentaux prouveraient la véracité de la cosmogonie transmise par Ogotemmêli, en raison de la présence commune d'un bélier blanc dans leurs discours. Or, à moins de poser une équivalence plus que douteuse entre mythes et bouffées délirantes, les rêves ou les hallucinations de cette femme ne nous disent rien sur la mythologie dogon. Grisée par son expertise, Catherine Clément rectifie également les propos de Piero Coppo sur les génies arboricoles appelés *guinadj*, représentés avec un œil, un bras et une jambe. Sûre d'elle-même, elle s'écrit : « Pourquoi les appelle-t-il des *guinnadj*, alors que de toute évidence ce sont des génies *yéban* ? » Or, il s'agit bien de *guinadj*, appelés également *guinou* à Sangha. Catherine Clément les avait d'ailleurs décrits dans une émission précédente. Faut-il en conclure que sa mémoire est défaillante ou que les génies ne sont pas son fort ?

- 29 Si le neuropsychiatre Piero Coppo est « évalué » avec condescendance, les anthropologues actuels sont sèchement réprimandés à travers une brève analyse critique de leurs travaux sur les Dogon. Par exemple, Catherine Clément reproche à Françoise Michel-Jones de « ne pas vouloir considérer le tourisme comme un objet d'étude », mais inversement, elle accuse, sans vraiment les nommer, Anne Doquet et Gaetano Ciarcià de centrer leurs travaux sur l'invasion du tourisme « au détriment des véritables recherches sur les Dogon ». Manifestement, il est difficile d'éviter les contradictions quand on veut avoir un avis autorisé et un point de vue critique sur tout ! Aux réprimandes tranchantes s'ajoute parfois une tentative de discrédit plus insidieuse. S'appuyant sur sa seule et courte expérience du pays dogon, elle accuse par exemple Gaetano Ciarcià de « se tromper sur beaucoup de choses ». Et pour le prouver, elle pointe d'un ton moqueur une simple coquille tirée de son livre *De la mémoire ethnographique* (2003), démontrant ainsi sa conception pour le moins originale de la critique scientifique !
- 30 Si de rares chercheurs trouvent grâce aux yeux de Catherine Clément, ils en sont réduits à faire de la figuration dans l'ombre de Griaule et de Dieterlen. On ne saura rien par exemple des travaux spécifiques de Nadine Wanono, ni même des recherches et des publications de la fille de Marcel Griaule, Geneviève Calame-Griaule. Oh, certes, on apprend en passant, à travers une formulation vague et obscure, que cette ethnolinguiste renommée « a formalisé la langue dogon et l'a transcrite ». En revanche, Catherine Clément omet de parler du principal ouvrage de Geneviève Calame-Griaule, *Ethnologie et langage : la parole chez les Dogon*. Parue en 1965, cette thèse est à la fois une contribution originale aux études sur les Dogon et un grand classique de l'ethnolinguistique française. Mais peut-être est-ce l'originalité de cette œuvre qui a intimidé Catherine Clément, en lui faisant entrevoir qu'en dehors de la voie tracée par Marcel Griaule, il existe d'autres approches intéressantes ? Toutefois, réflexion faite, soupçonner Catherine Clément de frilosité ne me paraît pas crédible, et il faut donc chercher d'autres raisons à son discours quasi exclusif sur le couple Griaule et Dieterlen.
- 31 Sur France-Culture, quel est l'objectif de Catherine Clément ? De toute évidence, elle cherche à construire une « belle » histoire capable de captiver l'auditeur. Pour parvenir à ses fins, quels ingrédients lui sont indispensables ? Il lui faut d'abord un personnage principal à la fois brillant et célèbre, susceptible d'incarner une figure héroïque. De ce point de vue, un personnage trop lisse ou trop consensuel est à exclure. En revanche, un martyr de la science ou des religions convient très bien, du moment qu'il suscite les

passions et les controverses. Dans ce rôle, Griaule est parfait, à condition d'exagérer les critiques dont il est l'objet ; mais dans un autre contexte, il peut être remplacé par Jésus ou par Tobie Nathan (Clément 2000 ; Clément & Nathan 2002). Pour jouer les seconds rôles, Germaine Dieterlen s'impose sans difficulté, en tant que « sœur des masques », collaboratrice de Griaule et amante. Une histoire d'amour illégitime ne peut que pimenter le scénario ! Viennent ensuite tous les figurants, français et dogon, avec des rôles fortement typés allant du disciple au rival et à l'ennemi, en passant par celui du sage africain... Pour ajouter un parfum d'aventure et accroître l'intensité dramatique, Catherine Clément nous fait revivre l'expédition Dakar-Djibouti sous forme d'épopée tout en parsemant son récit de conflits et de trahisons. Dans un souci d'exotisme et d'ésotérisme, elle introduit également, en arrière-plan, de multiples et mystérieux secrets. Enfin, soignant l'image autant que l'intrigue, elle exploite au mieux le décor grandiose et fascinant des falaises de Bandiagara, en glissant au besoin quelques exagérations avec des à-pics imaginaires de 600 mètres.

- 32 Mais qui tire profit de cette histoire spectaculaire, en dehors de son unique productrice, narratrice et commentatrice ? Au bout du compte, dans ses émissions radiophoniques, Catherine Clément agit avec Marcel Griaule comme elle a agi avec Sékou Dolo dans son livre *La Mère des masques* : elle interprète, encadre, détourne et se réapproprie son histoire et ses propos, en rendant confus le discours des ethnographes tout autant que la parole des Dogon.
- 33 Pour son feuilleton radiophonique, les ethnologues ne l'intéressent qu'à condition d'incarner des explorateurs de la réalité invisible, dépositaires de secrets abyssaux jamais révélés au public. Dès la première émission, Catherine Clément tente ainsi de nous convaincre que les Dogon avaient déjà initié Griaule avant sa rencontre avec Ogotemméli. Par conséquent, *Dieu d'eau*, publié en 1948, ne serait pas le produit de son initiation par le vieil aveugle dogon, contrairement à la version donnée par l'auteur : il s'agirait au contraire d'un « paravent » ou d'un « magnifique leurre » fabriqué sciemment par les deux hommes afin de masquer les véritables secrets transmis à l'ethnologue. Pour étayer cette hypothèse à la fois extravagante et excitante, Catherine Clément n'avance évidemment aucun argument et oublie même de préciser si les publications ultérieures de Griaule correspondent à d'autres fictions destinées à brouiller un peu plus les pistes. La vraisemblance importe peu, d'ailleurs, puisque l'objectif est simplement de suggérer, et non de démontrer, l'existence de secrets inconnus savamment dissimulés par les Dogon et par Griaule.
- 34 Certains pourront s'étonner qu'une admiratrice de Griaule s'autorise à contredire la version de ce dernier tout en suggérant que l'ethnologue, muselé par son initiation, a trompé ses lecteurs. Cela n'a pourtant rien de surprenant si l'on saisit la nature de cette admiration. Pour se conformer à la mode *new age*, Catherine Clément cherche à transformer Griaule en une figure héroïque et mystique en magnifiant son image de Grand Initié au détriment de son rôle de chercheur. En d'autres termes, elle tente de le métamorphoser en une sorte de doublure française de Carlos Castaneda, gourou californien de l'ethnologie transcendante. Quant à Germaine Dieterlen, Catherine Clément la présente comme une initiée occupant « une fonction précise » au sein de la société des masques, et elle ajoute, à tort, qu'elle fut la seule femme blanche nommée « sœur des masques »¹⁰. Dans le contexte dogon, Catherine Clément ne rêve, en définitive, que de mythologues mystérieux ou romantiques, membres de sociétés secrètes ou

gardiens de savoirs initiatiques. En revanche, les ethnologues qui n'ont rien à cacher ou à révéler la laissent indifférente, et ils sont donc exclus de son casting.

- 35 À partir de la dix-septième émission, Catherine Clément remanie toutefois son scénario pour passer insensiblement du « polar » ésotérique à l'odyssée mythique. Après avoir soutenu que Griaule s'interdisait de divulguer le savoir des Dogon, elle insiste désormais sur les secrets « considérables » dévoilés par ce chercheur, à titre posthume, dans *Le Renard pâle*. La mort aurait-elle délivré l'ethnologue de son devoir de mutisme ? Catherine Clément n'avance aucune explication ; elle semble même indifférente à de telles contradictions¹¹. Pour pimenter son récit, tous les secrets sont bons à prendre, qu'ils soient tus ou révélés, suggérés ou inventés. Elle fabrique même un secret suprême, en attribuant sa révélation à Griaule, alors qu'il s'agit d'une invention destinée à faciliter son interprétation psychanalytique d'une éjaculation divine : « la graine de fonio sort du pénis et des testicules. Ça, dit Griaule, c'est le secret de l'ultime initiation. C'est vraiment la dernière chose qu'on doit savoir ».
- 36 Éprise de secrets ténébreux, Catherine Clément les conçoit sur plusieurs strates, tapis derrière les enquêtes des ethnologues, mais également derrière les masques, les mythes, les rituels, les étoiles, les façades de maison, les objets courants, les gestes du quotidien, les réponses d'un informateur, les silences d'un autre... Selon elle, toute explication dogon dissimulerait des vérités hermétiques et, au minimum, trois niveaux de significations¹². Sur la base de ce postulat, l'imagination des Occidentaux peut se déployer librement sans tenir compte du discours des Africains ou des réalités observées. Bien entendu, cette impression de mystères impalpables, de feuilleté symbolique et d'arrière-plan invisible se nourrit d'abord de l'absence de familiarité avec une société jugée d'emblée exceptionnelle. Si Catherine Clément allait à la rencontre des gens et partageait leur quotidien, au lieu de les considérer comme des acteurs impersonnels jouant éternellement le même scénario mythique ou rituel, les Dogon lui paraîtraient certainement moins étranges et moins lointains.
- 37 Lorsqu'ils attribuent aux Africains la gestion de secrets extraordinaires, les Occidentaux sont généralement persuadés d'être à la pointe du combat pour la valorisation des sociétés dites traditionnelles. Or, au lieu de montrer la richesse et la complexité visibles de ces sociétés, ils ne célèbrent en définitive que des chimères et des fictions construites à partir de leurs propres fantasmes. Autrement dit, ils participent moins à la reconnaissance de ces cultures qu'à leur méconnaissance, en réactualisant sans cesse l'image du bon ou du mauvais sauvage, forcément mystérieux et radicalement différent. Seul le secret ou l'occulte fascine ces Occidentaux saturés de rationalisme et avides d'exotisme. Voilà pourquoi Catherine Clément nous parle de l'ivrognerie mystique des vieux et non de l'organisation politique de la société, de l'ensorcellement d'un lieutenant français et non du contexte colonial, de la cosmogonie impénétrable des Dogon et non des mythes déclamés publiquement, du satellite invisible de Sirius et non des connaissances astronomiques bien réelles de tout agriculteur dogon... Catherine Clément voit des secrets partout et ne voit que cela, renvoyant ainsi l'image d'une société dogon dont la principale richesse n'est pas dans ce qu'elle montre, mais dans ce qu'elle cache.
- 38 En autorisant toutes les spéculations, les secrets présumés des Dogon permettent à chacun d'inventer ou de valider des thèses excentriques ou douteuses associées pour la plupart à la théorie des Anciens Astronautes, à l'Afrocentrisme ou à la mouvance *new age*. Depuis une trentaine d'années, on ne compte plus les livres, les articles ou les sites internet rattachant les mythes et le savoir astronomique des Dogon aux extraterrestres, à

l'Égypte ancienne ou aux Afro-Américains. Cet engouement serait flatteur pour les Dogon si ces derniers n'étaient pas systématiquement réduits à des représentants muets et pétrifiés du passé. Toutes ces théories exogènes, fortement imprégnées d'évolutionnisme¹³, les imaginent en effet en ancêtres prestigieux et lointains, en témoins ou en survivants de civilisations disparues, ou encore en farouches gardiens de traditions ancestrales et animistes (c'est-à-dire en authentiques primitifs préservés de la perversion du monde moderne).

- 39 Parce qu'elle se satisfait de mystères inexplicables, ou parce qu'elle s'amuse ouvertement d'un scénario encore plus extravagant que le sien, Catherine Clément raille gentiment les hypothèses de Robert Temple (1976) à propos d'un contact ancien entre les Dogon et des extraterrestres venus tout droit de l'espace pour leur transmettre une partie de leur savoir, notamment à propos de Sirius. Pourtant, leurs deux discours puisent aux mêmes sources et participent de la même dérive : ils détournent chacun les travaux de Griaule et, profitant de la fascination du grand public pour les secrets entourant les Dogon, ils manipulent les mythes pour y plaquer leurs propres représentations. Je suis d'ailleurs persuadé que Catherine Clément a conforté, plus qu'elle n'a ébranlé, les convictions de tous ceux qui ont récupéré les idées de Temple, en particulier la secte des Raéliens. Avec des formules très proches des leurs, elle a évoqué le « mystère de Sirius » et les terribles secrets qui entourent son satellite, en précisant que les Dogon préféraient mourir plutôt que de les révéler. Elle a parlé également d'un grand Initié – en l'occurrence Griaule – dépositaire de secrets qu'il n'aurait jamais divulgués. Célébrant le non-dit, l'invisible et le fantastique, un tel discours ne peut qu'alimenter les rêveries de toutes natures !
- 40 Il est d'ailleurs important de noter que de telles rêveries autour des Dogon étaient antérieures au premier séjour de Catherine Clément à Sangha et s'inscrivaient d'emblée dans une fiction clairement influencée par la mouvance *new age*. À travers un roman publié au Seuil en 1997 sous le titre *Le Voyage de Théo*, elle entraînait ses lecteurs dans un « tour du monde des religions » qui prenait la forme d'une odyssée spirituelle et d'une quête initiatique, avec son mélange exotique de dieux, de sages, d'initiés, de mythes, de transes, de secrets et de devins, à la fois tous différents et tous semblables. Pour l'Afrique subsaharienne, elle se limitait au Sénégal et nous invitait à une promenade touristique, ethnologique et mystique en pays seereer et en Casamance, selon une formule bien rôdée appliquée par la suite en pays dogon. En effet, elle se contentait d'emprunter les circuits habituels et de répercuter le discours des guides locaux, en y ajoutant quelques stéréotypes plus généraux. Par une astuce de scénario, elle en profitait également pour insérer de longs passages du mythe dogon reproduit dans *Dieu d'eau*, en leur donnant une forme épique et en insistant déjà sur les traditions préservées de cette population exceptionnelle (Clément 1997: 495-498).
- 41 Il est temps justement d'examiner plus en détail l'image que Catherine Clément donne des Dogon. À première vue, son discours est plutôt enthousiaste et admiratif. Mais est-il vraiment valorisant, pour des individus bien réels, d'être enfermés dans le monde intemporel des « peuples mythiques » (*sic*) ?
- 42 Dans son résumé de présentation, Catherine Clément affirme de façon péremptoire que les villages dogon n'ont « ni route ni sentier ». Elle développe ensuite ce cliché étonnant dès sa seconde émission : « ces enchevêtrements de maisons, de greniers, de rocs, de pierres, ne comportent aucun sentier, aucune route. Pour y aller, et c'est vrai pour les habitants, on est contraint à la varappe. Il faut escalader et c'est impressionnant ! » On saisit mieux maintenant pourquoi Catherine Clément est arrivée en hélicoptère, mais on

comprend mal comment les Dogon eux-mêmes se déplacent d'un village à l'autre. Tout cela est d'autant plus étrange que la plupart des jeunes dogon possèdent des mobylettes, des motos ou des vélos. L'auditeur commence néanmoins à avoir de sérieux doutes sur la réalité décrite par Catherine Clément lorsque celle-ci évoque sa difficile ascension jusqu'au village de Yougo-Dogorou par un chemin rocailleux. Pestant contre l'absence de « marches », elle précise avoir fait continuellement de la « varappe » en étant « tirée, soutenue, poussée » par son guide et son compagnon. Manifestement, Catherine Clément a, de la varappe, une définition toute personnelle, en rapport avec sa condition physique et ses habitudes citadines, mais sa conception des déplacements à l'intérieur du pays dogon est également indissociable de ses représentations sur la région. Volontairement ou non, elle nous renvoie l'image d'un pays chaotique et isolé du monde, où les hommes sont prisonniers de la nature depuis l'aube des temps. En d'autres termes, elle décrit un paysage des origines, « peuplé *[sic]* de rocs titanesques », parsemé de « baobabs centenaires » et habité par un peuple se situant lui-même hors du temps. À l'appui de sa description, elle cite d'ailleurs un auteur malien évoquant « l'ineffable impression de paix des temps premiers ressentie par l'étranger qui pénètre au pays des Dogons... » (Konaté 2006: 36). Le décor est donc clairement planté : protégé par ses remparts de grès autant que par ses secrets impénétrables, le pays dogon est une citadelle « animiste » inaccessible et doublement enracinée dans le passé, à la fois par la « sauvagerie » de son paysage et par ses traditions immémoriales¹⁴.

- 43 Dès les premières minutes de son émission, Catherine Clément tente d'imposer l'image d'une société préservée, ayant su traverser les siècles sans jamais perdre ses traditions : « [Les Dogon] ont résisté à la colonisation, aux désordres induits par la colonisation [...]. Ils ont résisté tant bien que mal à l'islamisation, à la modernisation et ils font face vaillamment à la mondialisation ». Lorsqu'elle parle de la résistance des Dogon, Catherine Clément suggère qu'ils ont su « se protéger » plus que d'autres en absorbant les changements venant de l'extérieur sans rien abandonner de leurs mythes ou de leurs pratiques rituelles. Est-ce bien le cas ? Non, évidemment, à moins d'être aveugle à l'islamisation rapide de la société, pour ne prendre que l'exemple le plus frappant. Cette progression massive de l'islam, ou celle plus discrète du christianisme, Catherine Clément se refuse à la voir, et même la conteste. À l'entendre, rien ou presque n'aurait donc changé en pays dogon, tant au niveau du mode de vie que de la cosmogonie. Mais qui soutient cela ? Est-ce Catherine Clément, dont le premier voyage en pays dogon remonte à 1997 ? Ou est-ce le chef des guides, qui vend aux touristes l'image d'un pays dogon immuable alors que son quotidien est désormais très différent de celui de ses aïeux ?
- 44 Il faut avoir survolé le pays dogon, au sens propre et au figuré, pour ne pas se rendre compte que le rapport des jeunes au monde extérieur, et, par voie de conséquences, leurs représentations ou leur imaginaire, ont forcément évolué en profondeur, pour des raisons évidentes. Un grand nombre d'entre eux sont passés par l'école, certains fréquentent assidûment les touristes, et tous écoutent quotidiennement les radios nationales et locales. Quant à la carte postale sur un pays dogon préservé de la modernité, je propose quelques images alternatives et sacrilèges, notamment une vue prise à l'extérieur des villages ou des marchés dogon en suivant le sens du vent : on y découvre non un décor « des temps premiers », mais un paysage futuriste de sacs plastiques couvrant les arbres sur des centaines de mètres. Autre contre-exemple : pour nous convaincre que la société dogon n'a guère évolué, Catherine Clément nous parle des « vieilles pétoires » toujours utilisées sur la place publique au cours des funérailles. Elle

omet simplement de préciser que de très nombreux Dogon possèdent aujourd'hui, en plus de leurs fusils à silex, des fusils à cartouche employés pour la chasse, à tel point que les singes et les damans ont été décimés en quelques années seulement. Par ailleurs, les Dogon sont certainement la population du Mali la plus directement concernée par la mondialisation, à travers le tourisme international et le label Unesco de « patrimoine mondial ». En obligeant les Dogon à se construire une image en fonction du regard des autres, ce tourisme culturel peut d'ailleurs être créateur de nouvelles identités (Doquet 2002 : 126-127).

- 45 Catherine Clément semble fascinée par des rituels dogon qu'elle imagine éternels et foisonnants, alors que, selon son propre aveu, elle n'en a jamais observé un seul (cf. *supra*, note 3). Par conséquent, elle en glisse un de temps en temps en nous le présentant comme un rituel contemporain accompli par tout Dogon qui se respecte, alors que le rituel en question a pratiquement ou totalement disparu. C'est le cas de ce rite de purification dont Catherine Clément parle au présent : « tout Dogon qui s'éloigne de son village doit au retour subir un rite de purification, tournée des masques ou pas d'ailleurs. [...] Aux limites du village, quelqu'un accueille celui qui revient avec un œuf non fécondé et une brindille de mil qu'il lui passe sur le corps en murmurant une prière ». Les Dogon se soumettent-ils tous à ce rite ? Même les passagers d'un taxi-brousse à destination de Sangha ? Doivent-ils alors descendre du véhicule avant d'entrer à Sangha afin de recevoir une purification collective par un Dogon posté sur le bord de la route avec sa provision d'œufs pourris ? Je suis désolé de décevoir Catherine Clément, mais ce rituel, tel qu'il est décrit, a quasiment disparu, du moins pour les voyageurs ou les émigrants, en raison justement de l'évolution des déplacements et des moyens de transport. Je m'autorise un dernier exemple de cette confusion entre passé et présent : dans sa description du repas familial, Catherine Clément inclut la tortue terrestre alors qu'il est désormais rare d'en trouver une seule à l'échelle de tout un village. Mais au diable la réalité : il n'y a rien de mieux qu'une bonne grosse tortue pour enchanter le quotidien en y injectant du symbolique et du merveilleux : « il est grand temps de signaler que, parmi les convives du repas familial, le plus important n'est pas un être humain ; c'est une tortue. Alors pourquoi une tortue ? À cause de ses losanges sur la carapace qui rappellent les carreaux de la couverture des morts, le plan carrelé des champs... »
- 46 Pour Catherine Clément, les Dogon sont les interprètes d'un mythe éternellement rejoué et, à ce titre, leur histoire ne l'intéresse pas ; elle n'y consacre d'ailleurs que quelques minutes en exploitant des informations orales qu'elle n'a jamais pris la peine de vérifier. Sans aucune hésitation, elle livre donc aux auditeurs un concentré d'erreurs ou de banalités, associé à un profil psychologique d'inspiration essentialiste. À la question « Que sait-on de l'histoire des Dogon ? », Catherine Clément répond en effet ceci : « Avant l'expédition Dakar-Djibouti en date de 1931, on sait très peu de chose sur les Dogon. [...] On sait qu'ils ont toujours été très résistants, plutôt teigneux et qu'ils ont donné du fil à retordre à tous ceux qui ont essayé de les soumettre. [...] Ils ont donné du fil à retordre aux Toucouleurs, et aux Français qu'ils ont combattus avec succès et qu'ils ont réussi à faire reculer, pas définitivement, mais assez sérieusement ». Et voilà, c'est tout pour l'histoire des Dogon ! Aucune date ni aucune chronologie, si ce n'est, curieusement, à propos des prédécesseurs des Dogon, les Tellem. La présentation de ces derniers n'en est pas moins étonnante puisque Catherine Clément, reproduisant le discours des guides, les assimile à un « peuple de Tarzan [*sic*] » volant de liane en liane.

- 47 Face à de telles lacunes, il n'est pas dans mes intentions de retracer ici l'histoire précoloniale des Dogon. En revanche, à propos de la période coloniale, le silence de Catherine Clément mérite qu'on s'y arrête. Sur la conquête et sur les soixante-huit ans de la domination française, elle se contente d'un scoop totalement imaginaire sur les succès militaires des Dogon, qui auraient réussi à faire reculer « assez sérieusement » les Français¹⁵. Après cette information erronée, qui vise à conforter l'image d'une société ayant résisté à tout sans dommage, Catherine Clément n'ajoute plus rien sur la colonisation, à l'exception de quelques mots sur les tirailleurs et d'une anecdote insignifiante et douteuse sur un lieutenant français ensorcelé à Sangha. Elle ne fait aucune référence aux travaux forcés, aux déplacements de populations, aux déportations politiques, au soulèvement de 1896 ou aux opérations de répression menées en pays dogon entre 1896 et 1910.
- 48 Or ce silence est étonnant à plus d'un titre. Alors qu'elle se déchaîne contre l'ancien président Moussa Traoré, Catherine Clément néglige de mettre en cause les colonisateurs français et semble ainsi les exempter de tout crime. Pourtant, cette période aurait dû l'intéresser. La bataille la plus sanglante entre les Dogon et l'armée coloniale s'est déroulée à Sangha, en 1896, et le chef de village qui a négocié la soumission après la défaite et la mort de plusieurs centaines d'insurgés était l'arrière-grand-père de son guide. Cette information ne peut lui avoir échappé ; elle est mentionnée dans une biographie qu'elle cite abondamment : celle du père de Sékou Dolo (Parin, Morgenthaler & Parin-Matthey 1966: 371). Mais au lieu de rapporter des faits, Catherine Clément préfère mythifier l'histoire coloniale des Dogon tout en passant sous silence les exactions des Français et l'idéologie des colonisateurs. J'en suis d'autant plus surpris que Catherine Clément a planifié une série de conférences sur la colonisation, dans le cadre de l'Université populaire du quai Branly, dont elle est responsable et qu'elle coordonne !
- 49 Les relations de Catherine Clément avec l'histoire contemporaine ne semblent pas meilleures, malheureusement. Dans l'émission intitulée « Un peu de politique », elle s'autorise quelques digressions à propos de la « dictature » de Moussa Traoré, mais à sa manière, c'est-à-dire, là encore, en romançant. Voici comment Catherine Clément rend compte du déclenchement de l'insurrection touarègue en 1990 : « la révolte commence quand le gouvernement malien vend des équipements qui leur étaient destinés, et les vend sur le marché. Ces équipements avaient été fournis par la coopération française à destination des Touaregs, et Moussa Traoré les vend sur le marché... » Reportant provisoirement son regard sur les Touaregs, Catherine Clément présente donc la rébellion de 1990 comme un mouvement spontané né d'une spoliation orchestrée par Moussa Traoré en personne. Or cette historiette édifiante, construite sur d'anciennes rumeurs sciemment enjolivées et scénarisées¹⁶, est dépourvue de fondements. Aujourd'hui, seule Catherine Clément semble ignorer que ce soulèvement touareg a été préparé de longue date, depuis la Libye. Son déclenchement prématuré en juin 1990 faisait suite aux arrestations massives de militants opérées par l'armée malienne durant le mois précédent¹⁷.
- 50 Pour accentuer la dramaturgie du récit, Catherine Clément présente également Moussa Traoré en musulman prosélyte cherchant à imposer l'islam à l'ensemble du Mali. Sur un ton indigné, elle annonce par exemple que, sous sa présidence, « les chefs de village, tous musulmans, étaient nommés par le préfet ». Si l'information est concise, elle est fautive. Les chefs de village n'ont jamais été nommés par l'administration et n'étaient pas obligatoirement musulmans. D'où viennent ces rumeurs ? Je l'ignore ! En revanche, les

raisons qui poussent Catherine Clément à colporter de telles informations sont évidentes, puisqu'elle ajoute elle-même : « c'était cela la dictature : une sorte de volonté d'extinction de la vraie tradition des Dogon ». Manifestement, Catherine Clément est tenaillée par la crainte de la progression de l'islam au cœur des falaises de Bandiagara, mais elle ne peut concevoir cette islamisation que comme un processus imposé de l'extérieur. Admettre que l'islam progresse de l'intérieur reviendrait en effet à renoncer à la vision d'un bastion animiste conservant fièrement l'ensemble de ses traditions. Dans ses émissions, les musulmans sont donc relégués dans des rôles purement négatifs de trublions extérieurs. Inversement, pour nous convaincre que cette citadelle résiste toujours, elle nous raconte avec enthousiasme, et à contre-courant des témoignages habituels, de belles histoires de « conversions à l'animisme », *plus fréquentes qu'on ne le pense*.

- 51 À propos du tourisme en pays dogon, Catherine Clément tente de nous convaincre qu'il est plutôt positif, parce qu'il ne menace pas les « vraies traditions ». D'ailleurs, ses propos tournent constamment autour de cette question de « l'authenticité dogon » dont le tourisme se nourrit mais qu'il pourrait mettre en danger. Par exemple, pour démontrer que les masques employés pour les exhibitions touristiques n'affectent pas l'authenticité des « vrais masques » utilisés au cours des rituels, Catherine Clément tente de dissocier les premiers – qui seraient toujours désacralisés, incomplets et donc « faux » – des seconds, « sacrés » et complets. Malheureusement, la réalité se plie difficilement à cette dialectique, et la plupart des danseurs portent exactement le même masque et les mêmes jupes de fibres pour une levée de deuil et pour les touristes. Seulement, pour ces derniers, ils prendront soin d'enlever leurs chaussures afin de se conformer à l'image que projettent sur eux les Occidentaux (Doquet 1999 : 257-258)¹⁸. Conjuguée à la vision d'une société préservée mais menacée, cette quête illusoire d'authenticité contribue à la transformation du pays dogon en « réserve culturelle » et en parc d'attractions, avec ses guides attitrés, ses boutiques de souvenirs, ses musées villageois, ses circuits obligés, ses décors factices, ses comédiens (pour jouer les faux devins ou les faux hogon), ses spectacles payants, ses festivals, son réseau de campements et de buvettes... Lorsqu'une société est conçue comme un isolat culturel et comme un Éden originel, il devient tentant, en effet, de la mettre sous verre pour en faire un musée vivant, labellisé par l'Unesco¹⁹.
- 52 Le centre de cette bulle touristique est incontestablement Sangha, dont Catherine Clément ne cesse de parler. Dans son récit, elle englobe toutefois les localités les plus proches, et dit quelques mots sur Bandiagara, présentée comme l'une des villes musulmanes les plus « inspirées » du Mali. Une telle appréciation ne vise qu'à renforcer l'image opposée d'une agglomération de Sangha située au cœur de la tradition dogon et incarnant à ce titre « l'animisme le plus pur », selon l'expression de Catherine Clément. Dans son esprit, cette notion de pureté animiste renvoie encore une fois à l'idée de religion originelle – pour ne pas dire primitive – heureusement préservée de toute influence extérieure, notamment vis-à-vis de l'islam. Bien entendu, un tel stéréotype est facilement réfutable au regard, par exemple, du nombre d'emprunts à l'arabe dans le vocabulaire religieux des Dogon. Toujours est-il qu'en plaçant arbitrairement Sangha au cœur des traditions les plus pures, Catherine Clément en fait une agglomération authentiquement dogon, représentative de l'ensemble des villages de la région. Et à travers cette illusion d'uniformité, elle impose la vision d'une société composée d'individus identiques partageant les mêmes mythes, les mêmes rituels, le même parler et les mêmes institutions. Or, la réalité est à l'opposé ! Tant au niveau individuel que sur un plan régional, les différences sont énormes, dans tous les domaines.

- 53 Dans ses émissions, Catherine Clément a cru présenter les éléments fondamentaux de la culture dogon : la langue, le rituel soixantenaire du *sigui*, la divination par le renard, l'excision, la société des masques, le grand masque... Malheureusement, aucun de ces éléments n'est commun à l'ensemble des Dogon, indépendamment de la présence de l'islam : des individus de régions différentes ne se comprennent pas forcément entre eux ; le *sigui* n'a toujours concerné qu'une infime portion du territoire dogon ; la divination par le renard n'est pratiquée que dans quelques localités de la falaise, de Yendouman à Idyéli ; certains villages dogon n'ont jamais pratiqué l'excision ; le grand masque n'a jamais existé dans la moitié sud de la falaise, à partir de Guimini ; et la société des masques, quand elle subsiste, prend des formes très différentes suivant les régions. En gommant cette diversité extraordinaire, Catherine Clément prive la société dogon de sa richesse et de sa complexité. Autrement dit, elle la simplifie à nouveau, en réduisant les Dogon aux seuls habitants de Sangha.
- 54 Bien entendu, l'image que Catherine Clément a – et veut donner – des Dogon explique en grande partie ses appréciations tranchées sur les ethnologues, passés et présents. À quelques nuances près, sa vision sur l'Afrique nous ramène plus de soixante ans en arrière, à une époque où l'ethnologie française concevait les sociétés exotiques comme des totalités homogènes, figées et closes, peu disposées à livrer leurs secrets présumés et condamnées à disparaître rapidement en raison de leur incapacité à s'adapter aux changements induits par la colonisation²⁰. Jusqu'aux années 1930, les ethnologues se fixaient comme objectif la « saisie » urgente et complète de ces cultures menacées, sans histoire et sans avenir. Persuadés que ces sociétés « fermées » dissimulaient aux étrangers des secrets extraordinaires, ils cherchaient également à en percevoir les « dessous » les plus fascinants à travers des études privilégiées sur les masques, la « langue secrète », les « âmes », les mythes, le totémisme, la possession... Enfin, ignorant la singularité des actions et des discours individuels, ils postulaient l'existence de mythes ou de systèmes symboliques qui, en s'imposant à tous, étaient censés régir l'ensemble de la vie sociale et religieuse.
- 55 À l'époque, Marcel Griaule partageait de tels présupposés, comme la majorité de ses collègues, et le faire remarquer n'a évidemment rien de désobligeant, à moins de considérer l'ethnologie comme une discipline figée, totalement indépendante du contexte historique et scientifique. En revanche, les anthropologues des générations suivantes ont cessé de construire des sociétés idéales ou mythiques (Bensa 2006) qui, en définitive, ressemblaient moins à des paradis perdus qu'à des mondes totalitaires où tout était ordonné, dissimulé, classé et pensé collectivement. Pour légitimer sa vision atemporelle et romantique des sociétés africaines, et pérenniser ainsi les utopies « primitivistes », Catherine Clément est donc obligée de dénigrer les nouvelles orientations de l'anthropologie, tout en choisissant Griaule comme étendard. Mais, à la différence de ce dernier, elle ne cherche jamais à rendre intelligible la société qu'elle décrit.
- 56 Dans les années 1940, Griaule s'appliquait à démontrer la logique, la complexité et l'universalité des systèmes de pensées africains afin de réfuter définitivement l'idée d'une « mentalité primitive » et « prélogique » irréductible à la pensée occidentale. Adoptant la démarche inverse, Catherine Clément célèbre aujourd'hui les mystères inexpliqués des Dogon, vante leur pensée inaccessible, valorise ce qu'ils taisent (et non ce qu'ils disent), exagère leur étrangeté, et affirme en guise de conclusion que « personne ne sait rien » sur ces mystérieux Dogon. Constamment réitéré et purement rhétorique, cet aveu d'ignorance n'est en aucun cas l'expression d'une prudence théorique ; il ne vise qu'à

enflammer l'imagination des auditeurs en leur laissant entrevoir les arcanes du savoir dogon ou les chausse-trappes des enquêtes ethnologiques. Au terme de ces vingt émissions sur les Dogon, je gage que les auditeurs de France-Culture n'ont absolument rien compris, ou appris, tout en étant vaguement sous le charme face à tous ces mythes et ces secrets qui s'enchevêtrent.

- 57 Loin d'être isolé, ce discours n'est malheureusement que le pic visible et alarmant d'une dérive générale des reportages, articles, livres ou émissions abreuvant le grand public d'un mélange de rêveries exotiques et de bric-à-brac mythologique, au mépris de la réalité et sous couvert d'ethnologie et de vulgarisation scientifique. S'ils ne veulent pas cautionner par leur silence ce type d'emballage médiatique et de mystification, les anthropologues se doivent de réagir, non pour dire *la vérité*, mais pour dénoncer l'utilisation de leur discipline dans ce processus de mythification des Dogon, des Touaregs, des Amérindiens... Une telle dérive n'est pas seulement inquiétante pour l'ethnologie, qui sert de plus en plus de caution aux fantasmes des Occidentaux ; elle l'est aussi, bien sûr, pour les peuples qui sont l'objet de ces stéréotypes, et enfin pour la vulgarisation scientifique, qui sombre peu à peu dans la vulgate touristique en reprenant et en diffusant de tels clichés.
- 58 Sans doute confortée par le prestige de ses nouvelles fonctions au musée du quai Branly, « pilotant » son université populaire, Catherine Clément n'hésite pas à se doter de nouvelles compétences. En octobre 2006, alors que cet article est déjà achevé, elle publie ainsi un petit ouvrage de vulgarisation au titre évocateur : *Qu'est-ce qu'un peuple premier ?* (Clément 2006). Elle y recycle, au hasard des pages, certaines des rêveries radiophoniques sur les Dogon, en les fixant par écrit et en leur assurant ainsi une autre forme de postérité. À propos de ce « peuple premier d'anthologie [sic] », elle réitère par exemple les erreurs ou les clichés sur les « greniers pointus aux toits de tiges de mil » (*Ibid.* : 11), sur l'ivresse mystique des vieillards (*Ibid.* : 117), sur les Pygmées « propriétaires du sol » (*Ibid.* : 33) ou sur des sacrifices humains qui – « sait-on jamais » – n'ont peut-être jamais cessé (*Ibid.* : 45-46). Emportée par son imagination, Catherine Clément ajoute même quelques contrevérités inédites et plus ou moins offensantes sur les Tellem, dont les descendants habiteraient « un ou deux villages peuplés de goitreux » (*Ibid.* : 32), et sur les ethnologues africanistes français qui, jusqu'en 1960, auraient tous été « subventionnés par l'administration coloniale » (*Ibid.* : 96). Par ailleurs, l'ethnologie lui sert toujours de caution pour énoncer, à propos des migrations africaines, de fausses généralités conformes à sa vision substantiviste de populations homogènes : « C'est un fait attesté par tous les ethnologues : pour occuper la place, il faut déclasser l'autre, le faire sortir de l'humanité » (*Ibid.* : 34).
- 59 Mais il y a plus étonnant ! Glissant sans raison des Dogon aux Maliens établis en France, Catherine Clément écrit : « Au rang des exercices mentaux auxquels les peuples premiers nous obligent, il faut pouvoir penser, par exemple, qu'un père originaire du Mali et vivant en France ne saura pas comment éduquer son fils dans un pays où les châtiments corporels sont interdits alors que c'est sa règle à lui, inévitable » (*Ibid.* : 46). Sous couvert de relativisme culturel, cette phrase au style et au contenu douteux cache des amalgames et des sous-entendus particulièrement troublants : les Maliens, émigrés compris, feraient partie des « peuples premiers », irréductiblement différents, et ils auraient pour « coutume » [sic] de battre leurs enfants²¹. Une telle réflexion trahit, à mon sens, les présupposés de Catherine Clément lorsqu'elle parle des « peuples premiers », sans jamais parvenir à les définir (ni à justifier l'expression). En définitive, des Dogon aux Maliens

émigrés en France ou aux « Tziganes d'Europe » (*Ibid.* : 20), toutes les populations qu'elle rassemble sous cette dénomination ont pour seul point commun, à ses yeux, leur altérité radicale par rapport au modèle occidental. Involontairement, Catherine Clément démontre ainsi que ses peuples premiers – rêvés ou stigmatisés – n'existent qu'au travers du regard ethnocentrique, dominant et discriminant des élites blanches ; et s'il n'est pas forcément méprisant, ce classement ou ce partage du monde entre Nous et « ceux que nous pensons différents » est une porte ouverte à tous les stéréotypes.

BIBLIOGRAPHIE

Bensa, Alban

2006 *La Fin de l'exotisme : essais d'anthropologie critique*. Toulouse, Anacharsis.

Boilley, Pierre

1999 *Les Touaregs Kel Adagh. Dépendances et révoltes : du Soudan français au Mali contemporain*. Paris, Karthala.

Calame-Griaule, Geneviève

1965 *Ethnologie et langage : la parole chez les Dogon*. Paris, Gallimard.

Ciarcia, Gaetano

2003 *De la mémoire ethnographique :*

l'exotisme du pays dogon. Paris, Éditions

de l'Ehess.

Clément, Catherine

1997 *Le Voyage de Théo*. Paris, Le Seuil.

2000 *Jésus au bûcher*. Paris, Le Seuil.

2006 *Qu'est-ce qu'un peuple premier ?* Paris, Panama.

Clément, Catherine & Tobie Nathan

2002 *Le Divan et le grigri*. Paris, Odile Jacob.

Coppo, Piero

1998 *Les Guérisseurs de la folie : histoires du plateau dogon*. Le Plessis-Robinson, Institut Synthélabo pour le progrès de la connaissance.

Dieterlen, Germaine

1941 *Les Âmes des Dogons*. Paris, Institut d'ethnologie.

1999 *Les Dogon : notion de personne et mythe de la Création*. Paris, L'Harmattan.

Dolo, Sékou Ogobara

2002 *La Mère des masques : un Dogon raconte*. Propos recueillis par C. Clément et D.-A. Grisoni. Paris, Le Seuil.

Doquet, Anne

1999 *Les Masques dogon : ethnologie savante et ethnologie autochtone*. Paris, Karthala.

2002 « Dans les coulisses de l'authenticité africaine », *Les Temps modernes* 620 : 115-127.

Fabre, Daniel

1997 « L'ethnologie française à la croisée des engagements (1940-1945) », in Jean-Yves Boursier, ed., *Résistants et résistance*. Paris, L'Harmattan : 319-400.

Gaillard, Gérard

1989 « Chronique de la recherche ethnologique dans son rapport au Centre national de la recherche scientifique, 1925-1980 », *Cahiers pour l'histoire du CNRS* 3 : 85-126.

Griaule, Marcel

1938 *Masques dogons*. Paris, Institut

d'ethnologie.

1948 *Dieu d'eau*. Paris, Le Chêne.

Griaule, Marcel & Germaine Dieterlen

1965 *Le Renard pâle*. Paris, Institut

d'ethnologie.

Guindo, Issa

2005 *Het dagelijks leven van de Dogon*. Amsterdam, Mets & Schilt.

Guindo, Issa & Hassane Kansaye

2000 *Nous, les Dogons*. Bamako, Le Figuier.

Konaté, Moussa

2006 *L'Empreinte du renard*. Paris, Fayard.

Leiris, Michel

1948 *La Langue secrète des Dogons de Sanga (Soudan français)*. Paris, Institut d'ethnologie.

Michel-Jones, Françoise

1978 *Retour aux Dogon : figure du double et ambivalence*. Paris, Le Sycomore.

Olivier, Claire

2004 «Grand Dama chez les Dogon », *Souffle d'Afrique* 2 : 8-16.

Parin, Paul, Fritz Morgenthaller & Goldy Parin-Matthey

1966 *Les Blancs pensent trop : treize entretiens psychanalytiques avec les Dogon*. Paris, Payot.

Paulme, Denise

1940 *Organisation sociale des Dogon*. Paris, Domat-Montchrestien. [Nouv. éd. : Paris, Jean-Michel Place, 1988.]

Schaeffner, André

2006 «Introduction à *Musiques et danses funéraires chez les Dogons de Sanga* ». Texte établi, présenté et annoté par Jean Jamin. *L'Homme* 177-178 : 207-244.

Spini, Tito & Sandro Spini

1977 *Togu na. The African Dogon : « House of Men, House of Words »*. New York, Rizzoli.

Temple, Robert K. G.

1976 *The Sirius Mystery*. London, Sidgwick & Jackson.

Volut, Alain

2005 *Terra Natale*. Milano, Peliti Associati.

NOTES

1. Afin d'atteindre un large public, la première version de cet article a été diffusée par l'intermédiaire d'un blog créé grâce à Laurent Jaudon. Ce blog subsiste aujourd'hui, mais sous la forme d'une analyse chronologique des propos de Catherine Clément, émission par émission (<http://lumieresprimaires.com/blog1/>).
2. Dans leur monumental ouvrage sur les *togu na*, Tito et Sandro Spini citent toutefois une telle interprétation, mais parmi bien d'autres, sans lui accorder davantage d'importance que les autres, et en précisant l'identité de l'informateur qui en est l'auteur, en l'occurrence un habitant du village d'Iréli, dans l'une des zones les plus touristiques de la falaise (1977: 17).
3. Dans l'une de ses émissions, Catherine Clément reconnaît n'avoir jamais assisté à un rituel dogon.
4. Plus précisément, Sékou Dolo est le chef des guides associés au campement de sa famille.
5. Cf. Sékou Dolo (2002), Issa Guindo & Hassane Kansaye (2000) et Issa Guindo (2005).
6. *Masques dogons* (1938), *Les Âmes des Dogons* (1941), *Dieu d'eau* (1948) et *Le Renard pâle* (1965).

7. «[...] c'est une gérontocratie alcoolisée. Entre l'ivrognerie et l'extase. Toxicomane. Toxicomane en alcool ».
8. *L'Homme* a publié l'introduction d'un manuscrit inédit d'André Schaeffner (cf. Schaeffner 2006).
9. Cf. Daniel Fabre (1997: 360) et Gérard Gaillard (1989: 97).
10. Non seulement ce titre lui a été attribué de manière fictive, pour lui permettre d'assister au rituel du *sigui*, mais des touristes occidentales ont également été investies *yasiguinè* au terme de cérémonies totalement inventées (Olivier 2004: 16).
11. Il est vrai que, du point de vue occidental, ces deux versions sont finalement très proches puisqu'elles postulent une identité dogon fondée sur la possession de secrets que seuls les ethnologues peuvent révéler (Ciarcia 2003: 167 *sqq.*).
12. «Comme on s'en doute, dès l'instant que cette appellation est donnée d'emblée, ça n'est pas la bonne ; ça n'est pas la vraie. Le secret qui se cache derrière est tout à fait différent ». Ou encore : « Évidemment que ce n'est pas la vérité. Il y a au moins trois significations derrière cette apparente outarde ».
13. Comme le montre Marika Moisseff dans ses travaux les plus récents, cette perspective évolutionniste sous-tend l'idéologie occidentale de l'identité et de l'altérité.
14. Cette vision de traditions mystérieuses enracinées dans un décor des origines explique la fascination qu'exerce le pays dogon sur certains artistes occidentaux, comme le précise implicitement le photographe Alain Volut dans un livre au titre évocateur : *Terra Natale* (2005 : 9).
15. Jusqu'en 1922, la moitié nord du pays dogon a bien été secouée par de nombreux mouvements d'insoumission et de révolte, mais ceux-ci ont été réprimés violemment, au prix de nombreux morts.
16. Sans jamais le spécifier, Catherine Clément s'inspire de quelques lignes rédigées par le neuropsychiatre Piero Coppo (1998: 139-140), mais en déformant ses propos. Ce dernier rapportait uniquement des « bruits qui circulaient » sur l'origine de la révolte touarègue, et ces rumeurs infondées imputaient le début de la rébellion au détournement de l'aide internationale par l'administration nigérienne, et non par le gouvernement malien.
17. Pour une analyse autrement plus sérieuse sur l'histoire de cette insurrection, cf. Pierre Boilley (1999).
18. Cette soif d'authenticité pousse également Catherine Clément à pointer le danger des « fausses antiquités » et à approuver implicitement l'achat, par les touristes, de sculptures anciennes, à condition qu'elles soient postérieures... au XI^e siècle !
19. Sur la genèse de l'inscription du pays dogon au patrimoine culturel mondial, cf. Ciarcia (2003).
20. Comme ces sociétés n'ont pas disparu, Catherine Clément en déduit simplement qu'elles sont éternelles, toujours assiégées mais plus résistantes que jamais grâce à leur capacité à absorber les changements sans rien perdre de leurs traditions.
21. Pour les immigrés africains, cette phrase en rappellera immédiatement une autre – prononcée par un homme politique français – sur les bruits et les odeurs présumés des Maliens installés en France. De la rêverie exotique à la stigmatisation de l'étranger, le pas est vite franchi lorsque l'Autre est une source de fantasmes !

INDEX

Mots-clés : Dogon, imaginaire, exotisme, tourisme, vulgarisation scientifique, Griaule Marcel

Keywords : imaginary, exotism, scientific popularization

AUTEUR

ÉRIC JOLLY

Centre d'études des mondes africains, Centre national de la recherche scientifique, Ivry-sur-Seine.

jolly@ivry.cnrs.fr